Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 43

Artikel: Une veille de Noël
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-182429

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lorsque le général Martineau Des Chesnez fut admis à l'école de Saint-Cyr, il y a une trentaine d'années, sa mère donna un grand dîner auquel assistaient, entre autres, M. Thiers, le comte de Mornay et le général Schramm.

Voici l'histoire qu'elle y raconta devant des témoins qui ne l'ont peut-être pas oubliée, car ils en ont ri bien longtemps :

La baronne Martineau Des Chesnez était aussi bonne ménagère qu'excellente mère. Elle faisait elle-même chaque année *ses confitures*. Le jeune Emile, alors simplement nommé *Milot*, avait cinq ans, en 1825. Sa mère venait de réussir une chaudronnée de confitures d'abricots, en dépit de son fils qui réclamait obstinément une découpure en papier, pour orner en guise de dentelles l'évasement de larges bottes à la mousquetaire, qu'il avait trouvées on ne sait où.

Dès que le petit *Milot* fut paré de sa guipure, et hissé dans ses bottes, il exécuta une manœuvre militaire de sa façon, faisant le siége du poêle de la salle à manger.

Cependant, la marmelade refroidissait toujours dans la grande bassine de cuivre, derrière la grande table. Le général en herbe, repoussé par sa mère, très préoccupée de la préparation de ses pots, fit une retraite malheureuse... En fuyant à reculons, il se heurta contre la bassine et tomba assis au milieu des confitures.

La mère, épouvantée, bondit sur l'enfant et le repêcha tout gluant. Il hurlait, mais seulement de peur, car la baronne, en relevant le jeune fou, avait constaté que la confiture était refroidie. Son fils n'étant point brûlé, elle entra contre lui dans une colère terrible, d'autant plus terrible que la petite culotte du bébé était toute neuve. En deux tours de main elle enleva à l'enfant ce vêtement indispensable, le jeta près d'elle, puis couchant sur ses genoux l'espiègle qui criait toujours, elle le retourna du côté qui avait plongé dans la bassine et lui donna le fouet...

Etrange effet de la correction : *Milot* se tut tout à coup. Comme ce n'était pas son habitude, en pareil cas, la mère, étonnée, s'arrêta...

Le futur juge du maréchal Bazaine avait attiré à lui sa culotte, imprégnée de la précieuse marmelade, et il en léchait voluptueusement les fonds!...

Le brave général Martineau Des Chesnez ne nous en voudra pas, je l'espère, de la publicité donnée à cette anecdote qui lui fait, en somme, beaucoup d'honneur, car elle démontre avec quel succès il préludait au stoïcisme qui est la principale vertu du soldat. *(La Scène.)*

Onna tchîvra coumouda.

On brav'hommo que sa féna tormintâvé po atsetâ onna tchîvra sé décidé à la fin dâi fin à allâ à la faîra po in atseta iena.

Lè, l'in vouaité onna balla, que terivé su lo fâlo, bin cornaïé, prâo dé tsai et sé dese : Vaiquié me n'affère.

— Dité-vai, — que dese âo martchand, — guièro la tchîvra?

— Cinq pîcé.

— Guièro baillé-te dé lassé?

— On pot et demi pai traita.

— Ma fâi l'est trâo por mé, ma féna a lo diabllio po fèré dâo câfé, l'in fâ dza trai iadzo pai dzo, et se l'avai trai pots dé lassé à dispensâ, m'in baillerai à ti lé repè : m'est faut alla verré po onna pllie crouîe.

N'avai pas fè vingt pas que lo martchand lai crié :

— Veni-vai!...

— Qu'est-te que lai ia?

— Vaidé-vo, lo commerço l'est lo commerço, se la tchîvra vo plliai, inmena-la; po lo lassè, l'in a tant pou qu'on vâo!! L. C.

Roubaud, le dessinateur, avait fait une lithographie pour le *Charivari*. Deux ou trois fois, on vint inutilement lui demander la pierre...

— Dites que M. Roubaud est malade, répond un jour le caricaturiste avec humeur.

Huit jours après, même réponse. Quinze jours après :

— Allez au diable, il est mort! s'écrie Roubaud hors de lui.

Roubaud se croit débarrassé pour quelque temps au moins. Point, au bout d'une heure, le garçon de bureau du *Charivari* passe de nouveau la tête par l'entre-baillement de la porte :

— Monsieur, on m'a dit que si M. Roubaud était mort, vous ayez l'obligeance de me remettre la pierre.

— La pierre? On l'a mise sur sa tombe!

En police correctionnelle :

Le président. — Robin, vous avez battu votre femme?

Robin. — Mon président, j'vas vous dire que ce n'est pas ce que vous croyez, bien certainement.

— Comment, ce n'est pas ce que je crois? Avez-vous battu votre femme, oui ou non?

— Vous comprenez donc, mon président, que je ne puis pas supporter qu'on me dise des sottises...

— Très bien; mais la loi ne vous autorise pas à battre votre femme.

— Vous faites erreur, mon président, c'est ma femme légitime.

— C'est égal, vous n'avez pas le droit de la frapper.

Robin, stupéfait et levant les mains au ciel. — Où allons-nous, mon Dieu! où allons-nous?

Une veille de Noël.

I

Le vent faisait entendre ses gémissements dans les rues de la capitale, et chassait une pluie glacée au visage de la multitude qui encombrait le pavé. Le public, toutefois, ne paraissait guère s'inquiéter de ce mauvais temps. On se coudoyait, on se bousculait, les uns caressant les espérances les plus agréables, les autres pressés de soucis qui les rendaient insensibles à tout.

Dans les mansardes d'une maison en ruines des vieux quartiers de la capitale, gisait assoupi un homme couché sur la paille et n'ayant pour se préserver du froid qu'une couverture des plus minces. Il avait à peine dépassé la quarantaine; néanmoins la misère et la maladie l'avaient miné à tel point, qu'on l'eût cru beaucoup plus âgé.

Sortant tout à coup de son assoupissement, il se tourna vers une jeune fille de onze ans qui cousait près d'une lampe et lui dit :

— Va mon enfant ; la dernière sonne. Surtout enveloppe-toi bien, il fait bien mauvais temps. En disant ces mots, il jeta les yeux sur la fenêtre sans rideaux que fouettait une pluie battante. Prends ton panier, Anna, et dépêche-toi.

— Permets-moi, papa, de dire en passant un mot à Mme Muller pour qu'elle reste près de toi pendant mon absence, dit la jeune fille tout en mettant divers objets dans son panier, et jetant sur son père un regard inquiet. Tu as l'air bien souffrant ce soir.

— Voilà un véritable non-sens, répondit le malade avec irritation. Tu sais bien que cette vieille me rend à moitié fou, avec son babil. Dépêche-toi mon enfant, car si tu arrives trop tard, on rompra bien sûr ton engagement et alors..... que deviendrons-nous ?

— Je vais de suite, dit la jeune fille, en caressant le front du malade, puis après avoir déposé un baiser sur ses lèvres qui tremblaient d'impatience, elle s'élança dans l'escalier.

Elle s'arrêta un instant au second étage, pour frapper à une porte. Une dame de robuste embonpoint, aux joues rouges, vêtue d'une robe de laine à gros bouquets et portant un tablier de soie noire, vint lui ouvrir. Cette dame qui avait tenu jusqu'ici un magasin de fruits et de légumes parfaitement achalandé, venait de remettre son commerce après avoir fait fortune. De son échoppe du plain-pied où elle avait fourni jusqu'à présent les sommeliers et les cuisinières de fruits, de légumes et de nouvelles, elle avait passé au second étage dans une petite chambre. La vie retirée que cette dame, veuve depuis nombre d'années, menait en compagnie de son gros chat, ne lui plaisait qu'à demi, attendu que le silence auquel elle était condamnée contrastait avec sa longue habitude de causer. Il s'ensuivait qu'elle saisissait avec empressement toute occasion de babiller à cœur joie. Mme Muller n'avait pas tardé de lier connaissance avec les habitants de l'entresol et des mansardes, y compris le malade dont nous parlions tout à l'heure. Il ne supportait qu'avec impatience le babil intarrissable de cette matrone, mais la jeune Anna, dont le père allait de plus en plus déclinant, se trouvait heureuse d'avoir une compagne pour la conseiller et l'aider. Aujourd'hui surtout, que l'état du malade lui inspirait les plus vives inquiétudes. Elle sentait qu'il lui serait impossible de quitter la maison sans dire un mot à l'ancienne fruitière.

— Ah ! chère dame Muller, lui dit-elle, il me faut sortir. Mon père est plus malade que jamais, auriez-vous l'obligeance de monter de temps en temps et de regarder par la serrure comment il se trouve.

— Ah miséricorde ! s'écria Mme Muller en joignant ses mains potelées. Et puis on croira encore à la vertu curative du sirop de drèche ! Il ne l'a pas même soulagé. Et les journaux ne cessent de prôner ce remède comme infaillible !

— Oui, oui, Mme Muller, je sais tout cela, mais je suis fort pressée. N'est-ce pas, vous aurez la bonté de voir ce que fait mon père ?

— Oui je le ferai, mais écoutez.....

Nous ne pouvons rapporter ce que Mme Muller voulait lui dire, attendu que la jeune fille descendant les degrés quatre à quatre, venait d'atteindre la porte de la maison et courait déjà dans la rue.

Le courant d'air glacial qui parcourut l'escalier à la sortie d'Anna, repoussa Mme Muller dans sa chambre bien chauffée. Tout en scouant la tête à la pensée de la précipitation de la jeune fille et de la gravité de l'état dans lequel se trouvait le père, elle tira du poêle un gros pot de café, le second qu'elle absorbait depuis midi ; puis elle s'enfonça dans un vaste fauteuil. Son matou se coucha à ses pieds et se mit à faire le rouet.

Pendant ce temps, Anna avait franchi bien du terrain. La neige avait remplacé la pluie, et ses flocons glacés étaient autant d'épingles qui venaient lui frapper le visage. Rien ne l'arrêta ; elle finit par atteindre, au centre d'une vaste place, un grand édifice dans lequel elle entra par une porte réservée. Après avoir parcouru à la hâte un labyrinthe de corridors, elle arriva dans une vaste salle dénuée de tout ornement, sauf un certain nombre d'êtres féeriques occupés à compléter leur toilette aérienne.

Comme Anna entrait dans la salle en question, la plus ravissante de ces créatures qui d'après leur costume devaient appartenir au monde des esprits, et se trouver en dehors et bien au-dessus des passions terrestres, s'approcha d'elle pour lui dire du ton le plus acerbe :

— Voilà qui est charmant Mlle Roloff ; vous trouver encore dans cet accoutrement tandis que le rideau va se lever dans dix minutes !

Sans répondre mot, Anna se précipita dans un coin reculé pour faire proprement sa toilette.

La blonde sylphide qui l'avait apostrophée l'y suivit, se plaça devant elle et continua de la provoquer dans les termes les plus irritants. L'embarras d'Anna était au comble.

— Je t'en prie, Rosa, dit-elle d'une voix suppliante, laisse-moi en repos, du moins pour cette fois, je suis en retard et tu sais que je ne puis me costumer promptement, si vous vous mettez toutes à me regarder.

Pour toute réponse, Rosa appela une troupe de ses compagnes qui avaient achevé leur toilette.

— Ici enfants ! ici ! La très sensible et très pudique demoiselle Anna a besoin que vous veniez former un paravent autour d'elle, tandis qu'elle se costume.

Et à l'instant Anna se vit entourée d'anges aux ailes de gaze argentées, mais dont la physionomie exprimait une méchanceté diabolique.

Anna rougit jusqu'au blanc des yeux, en ôtant pièce après pièce ses vêtements faits d'étoffe grossière et tout rapiécés. Ce fut en vain qu'elle se retira dans les angles les plus reculés ; elle ne put échapper aux railleries amères qui accueillaient chaque partie de ses vêtements. Ses angéliques compagnes la serraient toujours de plus près et l'assaillaient de quolibets les plus mordants.

Anna perdit contenance, ses mains tremblaient et refusaient le service.

— C'est une indignité, une abomination, s'écria-t-elle. On va lever le rideau, et je ne suis pas à moitié habillée. Ne voyez-vous pas que je ne saurai me costumer si vous vous pressez autour de moi. Laissez-moi tranquille !

— Je voudrais bien savoir en quoi nous vous empêchons Mlle Roloff, s'écria Rosa avec un éclat de rire strident. Bien loin de vouloir vous gêner, nous allons vous aider. Et elle lui arracha brusquement une pièce de vêtement qu'elle se disposait à quitter.

— Honte à toi, Rosa, dit une jeune fille qui observait de loin ce manége sans y prendre part. Il est sans doute permis de plaisanter, mais tu vas trop loin. Venez mes amies, laissez en repos Anna ; elle ne nous a jamais fait aucun mal !

La plus grande partie de la troupe suivit la jeune fille qui venait de s'exprimer de la sorte. Toutefois Rosa et quelques autres poursuivirent leurs persécutions.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

ENCRE VAUDOISE

très limpide, d'un noir superbe et n'oxydant pas les plumes.

Chez **L. MONNET**, papetier à Lausanne.

Seul dépôt pour le canton.

Les demandes faites par la poste sont promptement servies. — Prix de la bouteille : 1 fr. 50.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.